

MONTESQUIEU'S

ESSAI TOUCHANT LES LOIX NATURELLES ET LA DISTINCTION DU JUSTE ET DE L'INJUSTE

Nous croyons pouvoir rapprocher du Traité des Devoirs un Essai demeuré jusqu'à présent inédit, que Montesquieu destinait, telle est du moins notre hypothèse, au grand ouvrage qu'il préparait sur les Devoirs de l'Homme.

Nous avons eu la bonne fortune d'en retrouver le texte dans les Archives de la Ville de Bordeaux (a). Il a pour titre : Essai touchant les Loix naturelles & la distinction du Juste & de l'Injuste.

Cet Essai a été signalé pour la première fois par Gustave Bertrand, envoyé en mission en Russie pour y dresser le Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque de St-Petersbourg (b). On y lit, à la page 100, sous le numéro 31 : « Montesquieu. Essai touchant les Loix naturelles & la distinction du juste & de l'injuste. Manuscrit de 18 ff. »

La copie conservée aux Archives de Bordeaux se présente sous la forme d'un cahier cartonné de 19 pages (355 × 220 millimètres). Le copiste l'a datée, à la fin : « mai 1877 » & a ajouté la note suivante : « Nota. — Le manuscrit se termine par différents extraits des Lettres Persanes, entre autres des Lettres II, XII, XIII, & XIV. »

Cette transcription a été faite & collationnée avec soin sur l'original par Jules-Auguste-Hovyn de Tranchère, ancien député à la Constituante de 1848, arrêté après le 2 décembre & passé en Russie où il

(a) Ms. 302.

(b) Ce Catalogue a été imprimé à Paris en 1874.

Œuvres complètes de Montesquieu, Tome III,
éditions Nagel, Paris, 1955; pp. 175 - 199.
l'édition publiée sous la direction de M. André Masson.

devint administrateur de la Grande Compagnie des Chemins de fer russes. Hovyn de Tranchère transcrivit pour le Ministère des Affaires Étrangères quelques-uns des manuscrits du fonds français de la Bibliothèque Impériale. Mais il réserva à sa ville natale les copies des manuscrits susceptibles d'intéresser son histoire régionale. De 1877 à 1888, il envoya ainsi aux Archives municipales de Bordeaux dix transcriptions, parmi lesquelles se trouve l'Essai de Montesquieu. (a)

Comment ce manuscrit inconnu, copie ou autographe, de Montesquieu, entra-t-il dans les collections de la Bibliothèque de St-Petersbourg ? Hovyn de Tranchère dit que les manuscrits français de cette bibliothèque proviennent des collections des Comtes Joseph & André Zaleski & celle de Pierre Dubrowski, secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris en 1789, collectionneur avisé, qui les obtint après le sac de la Bastille & de l'Abbaye de St-Germain-des-Prés. Il vendit plus tard, en 1805, sa collection au gouvernement russe.

Mais Gustave Bertrand qui a marqué, dans son Catalogue, d'un Z ou d'un D les manuscrits de ces deux provenances, ne donne aucune indication sur l'origine de celui qui nous occupe. D'autre part, le Catalogue de St-Germain-des-Prés (b) rédigé avant l'incendie & annoté après la Révolution est trop succinct pour nous renseigner : Il n'y est pas fait mention de notre opuscule, mais peut-être est-il compris dans l'une des notices de « Divers Mémoires » que l'on y rencontre. Seul l'examen du manuscrit de Léningrad ou, au moins, sa description plus complète & plus précise, pourrait peut-être nous éclairer sur ses origines. Mais il ne nous a pas été possible d'obtenir le moindre renseignement à son sujet.

Il ne nous reste donc plus que la possibilité de tirer du texte lui-même, sinon des preuves, tout au moins des présomptions qui nous ont paru assez fortes pour confirmer les affirmations, d'ailleurs non négligeables, de G. Bertrand & d'Hovyn de Tranchère sur l'attribution à Montesquieu de cet Essai. Nous exposerons, en même temps, les raisons qui nous le font rapprocher du Traité des Devoirs.

(a) Dans la préface de son livre : *Les dessous de l'Histoire*, Paris-Bordeaux, 1886, t. I, p. 7, Hovyn de Tranchère donne la liste des copies qu'il fit, tant

pour le Ministère que pour la Ville de Bordeaux.

(b) Bibl. Nat., Nouv. acquisitions franç., ms. 5796.

La thèse développée par l'auteur de l'Essai touchant les Loix naturelles & la distinction du Juste & de l'Injuste peut se résumer ainsi :

L'existence de Dieu étant prouvée par la contemplation d'un univers ordonné & soumis à des Loix naturelles, notre raison, seule interprète du Créateur, nous montre la nécessité de ces lois aussi pour l'homme qui ne saurait subsister dans le dérèglement. Nous devons donc découvrir, à l'aide de la raison, de la réflexion, & des qualités d'esprit, que le Créateur nous a données dans ce but, les règles qu'il veut nous voir appliquer pour assurer notre conservation & notre bonheur, mais dont il nous laisse le choix pour justifier notre mérite. Prendrons-nous pour règles ces vérités morales généralement admises chez tous les hommes, dans tous les temps & dans tous les lieux ? Mais elles n'ont pas, comme la vérité géométrique, une évidence absolue ; elles sont sujettes à des exceptions & varient parfois avec les pays. Il nous faut un principe fixe, fondamental, des lois naturelles nécessaires à la conservation de l'homme : ce sera son propre intérêt. Ce principe guidera sa conduite : 1° — envers lui-même, pour être heureux ; 2° — envers Dieu, pour se le concilier ; 3° — envers son prochain immédiat, pour en obtenir la réciprocité ; 4° — envers tout le genre humain, pour se procurer les avantages de la Société. Mais les constatations issues de cette recherche ne seraient que des avis de prudence utiles, non des obligations, si l'on n'en faisait des devoirs, des lois naturelles rendant toute action humaine juste ou injuste & , par suite, passible de la récompense ou de la punition divine.

On voit, par ce résumé & mieux encore par la lecture du texte, que le sujet n'est autre que celui des trois premiers chapitres du Traité des Devoirs : la définition des devoirs qui découlent des lois naturelles & sont imposés par la nature même des choses & des êtres. Le plan est aussi le même : devoirs par rapport à Dieu, par rapport à soi-même, par rapport à autrui (a). Les mêmes idées s'y retrouvent sous une forme presque identique.

L'auteur de l'Analyse nous apprend que dans son Traité des Devoirs Montesquieu réfutait les principes d'Hobbes sur la Morale &

(a) Cette division, toute naturelle, n'a rien d'original ; elle est fort ancienne : on la trouve notamment dans Cicéron & dans Pufendorf.

louait la philosophie de Zénon & des stoïciens. C'est aussi la thèse soutenue dans l'Essai qui tend à établir l'existence du droit naturel, de la justice, de la sociabilité des hommes, toutes notions niées par Hobbes.

Les ouvrages dont s'est inspiré le plus Montesquieu, pour écrire l'Essai touchant les Lois naturelles, sont ceux de Grotius (a) & de Pufendorf (b), les théoriciens du « Droit de la Nature ». Il leur a fait de nombreux emprunts & la reconnaissance qu'il leur exprime pour l'Esprit des Loix s'appliquerait plus justement à son Essai : « Je rends grâce à MM. Grotius & Pufendorf d'avoir exécuté ce qu'une grande partie de cet ouvrage demandoit de moi, avec cette hauteur de génie à laquelle je n'aurois pu atteindre. » (c)

Le peu d'étendue donné par Montesquieu au chapitre II de l'Esprit des Loix laissait croire qu'il s'était désintéressé de la question abstraite des « Lois naturelles ». Ce nouvel Essai montre qu'il n'en est rien & apporte au chapitre II les développements qui lui manquaient.

N'étant ni juriste ni moraliste, nous ne nous aventurerons pas plus avant dans ces domaines qui n'ont d'ailleurs pas leur place dans le cadre de cette édition. Nous limiterons les comparaisons de textes à quelques exemples qui nous ont paru les plus probants pour confirmer l'authenticité de cette œuvre. Mais, afin de ne pas encore alourdir cette introduction par un long parallèle, nous renvoyons le lecteur au texte qui va suivre, ou nous ferons en notes tous les rapprochements utiles.

Ajoutons, pour terminer, que ce n'est peut-être pas tout à fait par hasard que le manuscrit original se termine par les Lettres Perfanes II, XII, XIII & XIV; car les trois dernières au moins (épisode des Troglodytes vertueux) donnent une description hyperbolique des bienfaits qui résultent pour un peuple de l'observation des devoirs naturels.

(a) Hugo de Groot, Grotius (1583 à 1645), *De jure belli ac pacis* (1625). Nos références à cet ouvrage renvoient à la traduction française de Jean Barbeyrac (Amsterdam, de Coup, 1724).

(b) Samuel Pufendorf (1632—1694),

disciple du précédent; *De jure naturæ & gentium* (1672). Nos références renvoient à la traduction française de Barbeyrac (Londres, Nours, 1740).

(c) Montesquieu, *Pensées*, I, 191.

ÉTAT DE LA QUESTION

DÈS qu'on s'est aperçu, par la contemplation du monde, qu'il y a un Dieu sage, bon, tout puissant, il vient dans l'esprit une autre pensée, si cet Etre souverain nous a réellement abandonnés à nous mêmes (a), ou bien si, dépendant de lui à l'égard de notre existence, nous n'en dépendons pas aussi par rapport à nos actions, en un mot si nous ne sommes pas obligés de pratiquer tous ces devoirs qui sont compris sous le nom de *Religion naturelle*.

IMPORTANCE DE L'EXAMEN DE CETTE QUESTION

Il est important d'éclaircir ce doute, à cause de cet Etre que je risque à tout moment d'offenser, & que je dois tâcher de me rendre favorable, si j'entends bien mes véritables intérêts. Car, que fais-je si la Divinité n'exige rien de moi ? Et quoiqu'elle ne m'ait jamais parlé elle-même, il peut se faire qu'elle me parle par l'entremise de ma raison (b).

J'écouterai donc cet interprète, le seul que je connoisse jusqu'ici, & ce qu'il me découvrira de la volonté de Dieu, c'est ce que j'appellerai Loi naturelle. Il est clair que s'il y a effectivement une telle loi, ou une telle volonté de Dieu, il y aura une différence réelle entre le bien & le mal, le juste & l'injuste, la vertu & le vice. En général, tout ce qui sera conforme à la loi fera bon & juste, & ce qui lui sera contraire, injuste ou mauvais : la vertu fera une disposition à pratiquer ce que la loi ordonne, & le vice consistera dans l'habitude de faire ce qu'elle défend.

(a) Montesquieu exprime la même opinion dans la *Pensée* 1266, sur les *Devoirs* : « Cet Etre seroit bien imparfait s'il n'avoit créé ou, si l'on veut, seulement mis ou arrangé l'Univers dans quelque vue & si, agissant sans dessein, ou dégoûté de son ouvrage, il nous abandonnoit au sortir de ses mains. » On la retrouve aussi, opposée à la théorie épicurienne, dans Grotius (*Le Droit de la guerre & des gens*, L. I, ch. I, x,

note 4, p. 50).

(b) « Et comme il ne s'est pas rendu visible, l'aimer c'est le servir avec cette satisfaction intérieure que l'on sent » (*Analyse du Traité des Devoirs*, ch. I). Pufendorf (*Le Droit de la Nature & des Gens*, II, III, 20, p. 251) dit : « Il suffit que l'on connoisse la volonté du Supérieur de quelque manière que ce soit, même par les lumières seules de la raison. »

CONDITION REQUISE POUR FAIRE UNE LOI

Que les hommes donc soient fujets à des loix, déjà c'est ce que la nature des choses nous infinue. La Loi suppose un supérieur qui commande & des inférieurs qui lui obéissent, un supérieur assez puissant pour se faire craindre, mais équitable, & plein de bonté pour ses inférieurs, deux conditions absolument nécessaires, qui donnent à l'un le droit de commander, & qui forment dans les autres le devoir ou l'obligation d'obéir ; la force & le pouvoir pour distinguer le supérieur qui commande d'avec un ami qui conseille, mais une force tempérée par la bonté pour ne pas le confondre avec un tyran qui opprime. La loi suppose encore des inférieurs, capables d'agir avec réflexion & avec connoissance, & qui soient d'une nature à pouvoir être récompensés ou punis. Toutes ces circonstances se trouvent ici réunies pour assujettir les hommes à des loix. Le supérieur c'est Dieu, & les inférieurs sont les hommes. Dieu n'exige de nous que ce que notre propre raison nous découvre. Est-il un meilleur maître & pourroit-on se plaindre de lui ? Mais de plus, il est en état de se faire obéir : il peut rendre ses créatures heureuses ou malheureuses, & les hommes se déterminent par un effet de leur choix qui les rend dignes de louange ou de blâme ; ils sont susceptibles de plaisir ou de douleur, & par conséquent de récompense & de peine.

CONCORDANCE DE CES LOIX AVEC LA SAGESSE DE DIEU

Le soupçon augmente dès qu'on jette les yeux sur cet univers. Rien de plus sage que la manière dont il est conduit & gouverné ; rien de plus beau que l'arrangement & la liaison des différentes parties qui le composent. L'homme, ce chef-d'œuvre de la création, l'homme seul seroit-il laissé à l'abandon pour vivre dans le désordre & le dérèglement (a). Toutes les créatures ont leur fin

(a) Cf. Montesquieu (*Pensées, des Devoirs*, 1266, II) : « Comme il a fallu une force infinie pour mettre l'Univers dans l'état où il est, on ne peut pas concevoir

comment Dieu ayant exercé une fois une pareille puissance, l'auroit perdu depuis, ou comment, l'ayant encore sur l'Univers il ne l'auroit pas sur nous. »

& leur destination ; l'homme seul feroit-il excepté pour ne fuivre que son caprice (a) ? Toutes les créatures font unies ensemble ; elles s'entretiennent par une correspondance qu'on ne sauroit assez admirer. Mais les hommes, s'ils ne sont retenus par aucune loi, & qu'au contraire tout leur soit permis, vous les verrez s'entre-détruire & courir misérablement à leur propre perte. La souveraine sagesse, qui brille partout ailleurs, se feroit-elle oubliée dans une affaire de cette importance ? Apparemment qu'elle nous a aussi prescrit des loix pour être la règle de nos actions & de toute notre conduite.

LEUR NÉCESSITÉ TIRÉE DE LA NATURE DE L'HOMME

Il ne faut, pour s'en convaincre, que considérer l'homme d'un peu plus près, & l'on verra que l'excellence de sa nature demandoit qu'il conformât ses actions à une certaine règle. Si cela n'est pas, les talens qu'il a reçus sont de nul usage, & il sera difficile de justifier le créateur qui les a prodigués sans aucune vue. L'homme peut employer sa raison, & pour son bien & pour celui des autres, ses connoissances pour se proposer une bonne fin, son adresse & son habileté pour y parvenir ; & s'il remplit bien toutes ces vues, il devient digne de celui qui l'a fait & qui n'a rien épargné pour embellir son ouvrage. Mais de quoi serviroit les lumières de la raison, si ce n'est pour éclairer sa conduite ? A quoi bon le pouvoir de suspendre ses jugemens, si l'on se livre d'abord aux premières apparences ? A quoi bon la réflexion & les autres qualités de l'esprit, si l'on ne se porte qu'à ce qui frappe les sens, & qu'au lieu de consulter la prudence, l'on suive aveuglement l'impétuosité de ses passions ? A parler franchement, voilà bien de la dépense inutile, s'il ne s'agissoit que d'orner une bête, & si l'homme n'a été formé que pour vivre d'une manière sensuelle & brutale. En effet toutes ces belles qualités, qui le distinguent si avantageusement, se réduisent à rien, séparées de leur usage légitime.

(a) Cf. Montesquieu (*Esprit des Loix*, l. I, 1) : « Tous les êtres ont leurs loix, la Divinité a ses loix, le monde matériel

a ses loix, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs loix, les bêtes ont leurs loix, l'homme a ses loix. »

2° DE L'ABUS QU'IL PEUT FAIRE DE SES QUALITÉS
ET DES INCONVÉNIENTS QUI EN NAÎTROIENT

Mais je dis auffi que l'abus qu'il en pourroit faire fi tout leur étoit permis, achève de manifester l'intention du créateur. Que les bêtes ne foient pas founifes à des loix (a), cela n'est pas furprenant : deftituées de raifon, elles ne peuvent être que fort uniformes dans leurs actions, & dès qu'elles ont apaisé leur faim & leur foif, on les voit tranquilles & fatisfaites. Il n'en est pas de même de l'homme, dont les inclinations varient à tout moment. Outre le nécessaire il recherche le fuperflu, & multiplie à l'infini fes befoins au lieu de les reftreindre aux vraies néceffités de la nature. Il ne fe contente pas des alimens tels que la nature les lui prépare : il faut que l'art s'en mêle pour flatter agréablement fon palais & pour irriter fon appétit, qui le jette dans l'intempérance & dans la débauche. La prudence fe convertit chez lui en défiance & les réflexions, en des foudis qui le rongent. Inquiet & peu content de ce qu'il poffède, il regarde d'un œil d'envie le bonheur d'autrui. A-t-il de l'efprit & de l'adrefle ? Il s'en fervira pour vous fupplanter. A-t-il de la force ? Il l'employera pour vous opprimer. A-t-il l'âme noble & élevée ? Il facrifiera tout à fon ambition. Les bêtes n'attaquent perfonne, à moins qu'on les irrite ou que la faim ne les poulfe ; mais il faudroit fe méfier fans cefle de l'homme : il fe met en colère fur le moindre fujet, & malheur à vous fi vous en êtes la caufe innocente. Point de cruelle guerre qu'il ne foit capable d'exciter & tout ce que la fureur & la rage peut fuggérer, craignez qu'il ne le mette bientôt en pratique. Il réuffira d'autant mieux dans fes malheureux deffeins, qu'il n'a que trop d'habileté & de rufe.

(a) Cf. Montesquieu (*Efprit des Loix*, I. I) : « On ne fait fi les bêtes font gouvernées par les lois générales du mouvement ou par une notion particulière..

Les bêtes n'ont point les fuprêmes avantages que nous avons... Elles fubiffent comme nous la mort mais fans la connoître. »

3° PLUS IL A D'ESPRIT & PLUS IL SEROIT A CRAINDRE SI AUCUNE LOI NE RÉGLOIT SES PASSIONS

En effet, il est sujet à un grand nombre de passions (a) qui, jointes à beaucoup d'esprit deviennent infiniment dangereuses. Ce n'est pas que les passions, considérées en soi, ne contribuent à notre conservation ; elles excitent à la recherche de ce qui nous est utile : cela est très vrai ; mais si elles ne sont pas dirigées vers leurs véritables objets, elles ne font que porter au principe avec plus de force & de vitesse, & elles causeroient dans le monde des défordres sans fin, si les loix n'y oppoient une puissante barrière. La terre ne seroit plus qu'un repaire de tigres & de lions, qui joindroient à la cruauté toutes les finesse imaginables. Rien ne seroit si pernicieux à l'homme, s'il avoit en partage tant d'esprit & de raison, c'est le plus funeste présent qu'on eut pu lui faire. Une épée qu'on met entre les mains d'un furieux ne lui est pas plus nuisible, & ce même homme, que j'admirois devient pour moi un sujet d'horreur & de crainte, un monstre qui m'obsède de toutes parts & contre lequel je suis perpétuellement en garde. Que si la sagesse & la bonté de Dieu ne permettent pas de concevoir une telle pensée, il faut ramener les choses à un autre point de vue & conclure que les hommes sont sujets à des loix.

DES LOIX EN PARTICULIER & DE LA MANIÈRE ORDINAIRE DE LES TROUVER

Mais, quelles sont ces loix en particulier, & à quelle marque peut-on connoître si une action est juste ou injuste ? On dit communément que notre esprit est fait de telle manière qu'il consent d'abord à de certaines vérités sans effort & sans raisonnement, par exemple le tout est plus grand que sa partie, deux choses sont égales quand chacune est égale à une troisième. Telles sont aussi

(a) Cf. Montesquieu (*Esprit des Loix*, l. I) : « Comme créature sensible, il de- vient sujet à mille passions. »

ces maximes de morale (a). Il faut tenir sa promesse, il faut être reconnoissant, il ne faut faire à autrui ce que nous ne voudrions qu'il nous fut fait... etc... Maximes qu'il n'est pas possible de rejeter & que chacun reconnoit très-justes aussitôt qu'on les lui propose, qui sont communes à tous les hommes dans tous les lieux & dans tous les temps (b). Un consentement si prompt & si général ne peut venir que de leur évidence & de la proportion naturelle qu'elles ont avec notre esprit, & qui ne peut avoir été établie que par l'auteur de la nature.

EXAMEN DE LA MÉTHODE PRÉCÉDENTE

Les maximes de morales ne sont... (c)

On ne fauroit disputer à cette méthode l'avantage de la brièveté, mais il est ici question de persuader & de convaincre, sans supposer ces principes du juste évidens par eux-mêmes. Il seroit bon de les appuyer sur un autre fondement, ne fût qu'afin de les mettre mieux à couvert & contre tout soupçon de préjugé & d'illusion ; car il n'en est pas tout à fait de cette maxime : il faut tenir ce qu'on a promis, comme de cette vérité géométrique : le tout est plus grand que sa partie (d). On ne fauroit nier celle-ci, sans renverser les idées de tout & de partie, & sans s'impliquer dans une contradiction, ce qui est le seul caractère de l'évidence, quand il s'agit de parler exactement, au lieu qu'en niant qu'il

(a) Cet argument a peut-être été inspiré par Locke & Pufendorf. Cf. Locke (*Essai philosophique*... I. IV, 3, 18) : « Je ne doute nullement qu'on ne puisse déduire de propositions, évidentes par elles-mêmes, les véritables mesures du Juste & de l'Injuste par des conséquences nécessaires & aussi incontestables que celles qu'on employe dans les mathématiques. »

(b) Cf. Pufendorf (*op. cit.*, préface, p. XXIX) : « Il y a de ces fortes de vérités dont on est obligé de reconnoître que la créance est aussi ancienne que le

Monde & répandue presque partout. Or s'il y a quelque preuve certaine... indépendamment de la nature même des choses, c'est sans contredit un consentement universel. »

(c) *Lacune du manuscrit.*

(d) Cf. Montesquieu (*Esprit des Loix*, l. I) : « Mais il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car quoique celui-là aussi ait des loix... il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. »

faillie tenir sa promesse, on ne tombe dans aucune contradiction. Les idées subsistent & ne se détruisent point, & par conséquent on est en droit de demander la raison de cette maxime. En effet, dès que vous entendez qu'il y a des motifs & des raisons de très-grands poids qui m'engagent à le faire & qu'il faut développer, si vous répondez qu'il faut tenir sa promesse parce que cela est juste, ou ce terme renferme un sens, ou bien cela ne signifie autre chose sinon que cela est conforme à la loi ; la loi ne peut être que la volonté de Dieu, & comment fait-on que Dieu le veut ainsi ? C'est là précisément ce qu'on cherche.

ELLES SONT SUJETTES A DES EXCEPTIONS

Un autre préjugé contre l'évidence absolue des Maximes de morale, c'est que d'ordinaire elles sont sujettes à plusieurs exceptions, ce qui a fait dire à un ancien philosophe qu'en de certains cas il faut changer l'ordre des choses, & faire le contraire de ce qui semble digne d'un homme juste & d'un homme de probité. On doit refuser de rendre à un furieux l'épée qu'on a reçue en dépôt (a). Quelquefois, il est juste d'aller contre la vérité & de manquer à sa parole, car il faut rapporter toutes ses actions à ces deux fondemens de la justice, de ne faire de mal à qui que ce soit, & d'avoir en vue le bien public. Il n'est donc pas évidemment juste de fuivre la vérité ou de tenir ce qu'on a promis, comme il est évidemment vrai que le tout est plus grand que sa partie, puisqu'il est quelquefois juste d'aller contre la vérité ou de manquer à sa parole, & qu'on a besoin d'un principe fixe pour se déterminer lorsque la maxime varie suivant les circonstances. Or, on voudroit connoître ce principe général d'où l'on peut tirer toutes les règles de la morale, & qui servit à les restreindre à propos, quand les lieux, les temps & les occasions le demandent.

(a) Cet exemple est emprunté à Cicéron (*de Officiis*, III, 26).

SOUVENT ELLES SONT CONTESTÉES FAUTE DE SAVOIR
RAISONNER

De plus, les vérités de la première évidence sont reçues de tous les hommes sans exception : personne ne s'est jamais avisé de douter que deux fois deux soient égaux à quatre (a). Il n'en est pas de même des maximes dont il est question : elles ont été contredites souvent par des Sociétés entières (b). Les Grecs & les Romains ne se faisoient aucun scrupule d'exposer leurs enfans pour les laisser périr de faim, ou dévorer par les bêtes féroces. Parmi les Lacédémoniens, le larcin adroit étoit permis (c), & presque tous les païens ont traité d'action héroïque le meurtre de foi-même. Faire battre des gens entr'eux jusqu'à la mort de la plus grande partie étoit un divertissement fort commun, un spectacle qui faisoit les délices de tout un peuple ; & de nos jours, que la mode avoit rendu les duels honorables, combien de meurtres ne commettoit-on pas sans aucun remords ?

Si pour détruire ces préjugés on se contente d'en appeler à l'évidence, il est clair que l'on suppose ce qui est en question : personne ne prétend les combattre, & chacun persiste dans son sentiment. On m'a fait du bien, il est juste, dit-on, que je le rende ? Soit. Mais si on m'a fait du mal, est-il injuste que je le rende aussi. A ne considérer qu'une idée vague de justice, & sans aucun égard au bien & au mal physique qui résulte de l'action, il semble qu'on réduit les deux cas à une parfaite égalité, & que si on établit la reconnaissance dans le premier, on autorise en même temps la vengeance dans le second. Dites à un cannibale, instruit dès sa jeunesse à tuer les hommes pour se nourrir de leur chair, que c'est là une

(a) Pufendorf (*op. cit.*, préface, p. XXX), blâme les « gens qui semblent résolus à ne rien recevoir qu'ils ne conçoivent aussi pleinement que cette proposition : Deux & deux font quatre. »

(b) Cette objection des Pyrrhoniens sur « la grande diversité d'opinions qui fait que des peuples entiers se sont acquis de quelques maximes de la Morale »

est aussi réfutée par Pufendorf (*op. cit.*, préface, p. XXXII).

(c) « Par une loi de Solon, il étoit permis aux Athéniens de tuer leurs propres enfans... Parmi les Lacédémoniens, on punissoit les voleurs, non pour avoir volé mais pour s'être laissés surprendre. » (Pufendorf, *op. cit.*, I, liv. II, III, p. 221).

action injuste, & qu'il n'a qu'à rentrer en lui-même pour y trouver une loi qui le défend, il vous répondra naïvement qu'il ne perçoit rien de semblable, & que ceux de son pays sont faits comme lui. C'est en vain que vous essayerez de le convaincre. L'exemple & l'éducation se sont emparés de son esprit, & ont effacé ses impressions naturelles auxquelles seul vous prétendez le ramener, & qu'il n'est plus en état de reconnoître.

PRINCIPE GÉNÉRAL DE LA MORALE TIRÉ DE LA BONTÉ DE DIEU

Mais enfin, quel est ce principe qui sert à découvrir les règles de la morale ? On a déjà connu la nécessité des loix par l'intérêt que les hommes y trouvent. Ne perdons pas de vue cette pensée qui s'est offerte si naturellement à l'esprit. Examinons si elle ne seroit point aussi de quelque usage dans la recherche de chaque loi en particulier. Du moins il n'est guère possible de concevoir qu'un législateur aussi sage, aussi bon & aussi désintéressé que l'est Dieu, puisse se proposer d'autre but que le bonheur & la conservation des hommes.

APPLICATION PARTICULIÈRE DE CE PRINCIPE

Cela posé, revenez à l'Américain dont on vient de parler. Dites-lui que s'il s'aime bien lui-même, s'il prend à cœur ses véritables intérêts il renoncera de bonne heure à sa manière de vivre ; qu'autrement il s'expose à être traité de la même manière dont il traite les autres. D'un autre côté, faites-lui une peinture agréable des douceurs que procure l'humanité, des avantages qui naissent des services mutuels qu'on se rend, enfin de l'heureuse paix & tranquillité qui règnent dans une société bien réglée ; peut-être que vous le rendrez plus attentif par de tels discours, & que vous commencerez d'ébranler cette âme barbare. Jusques ici ce sont des avis que la prudence lui dicte, & non proprement des devoirs que vous lui imposez : libre & maître de sa conduite, il ne reconnoît aucun supérieur. Apprenez-lui donc que Dieu est le maître de

tous les hommes, leur père commun, qu'il est trop sage & trop bon pour leur permettre de se déchirer les uns & les autres, que d'ailleurs il a pourvu suffisamment à leur entretien... etc... C'est ainsi que vous conduirez cet homme à la loi de la nature.

VRAIE MANIÈRE DE CHERCHER LES LOIX NATURELLES

Mais l'essai qu'on vient de faire de cette méthode invite à la pousser plus loin, & pour la développer avec plus d'ordre & de clarté on la réduira d'abord à ces deux propositions :

La première, ce que les hommes doivent faire pour être heureux ;

La seconde, que Dieu veut leur bonheur & leur conservation.

De là cette conséquence que toute maxime qui tendra vers cette fin sera regardée comme une loi naturelle.

I^o MAXIMES QUI NOUS REGARDENT NOUS-MÊMES (a)

I. Chacun s'aime lui-même, chacun souhaite d'être heureux & a une extrême aversion pour la misère. Cet amour, qu'on a pour soi-même, est inséparable de la nature humaine : il est de tout âge, de tout siècle, de tout pays, principe plus ancien que l'éducation & vraiment né avec nous, qui influe sur toutes nos actions & qui en est le premier ou pour mieux dire, le seul mobile. Mais, s'il est certain que les hommes aspirent tous au bonheur, il n'est pas difficile de découvrir la route qui les y mène. Il n'est guère de bien plus précieux que la santé : le vrai moyen de la conserver, c'est la sobriété & la tempérance. Il est important de ne rien faire dont on puisse se repentir dans la suite, & de savoir toujours prendre de justes mesures, pour venir à une bonne fin : voilà le caractère de la sagesse & de la prudence.

(a) Le chapitre III du *Traité des Devoirs* était consacré à « nos devoirs envers les hommes... ceux qui se rappor-

tent plus à nous qu'aux autres hommes ». (Voir l'*Analyse du Traité des Devoirs*.)

C'est un grand avantage de ne pas succomber aux afflictions qui nous viennent, mais de les supporter tranquillement, sans en augmenter l'amertume par d'inutiles regrets. Et qui met l'esprit dans cette heureuse situation, si ce n'est le courage & la patience.

2° CELLES QUI SE RAPPORTENT A DIEU (a)

Que si, des choses qui nous concernent nous-mêmes, nous passons à celles qui regardent Dieu, nous les verrons aussi couler de la même source. Si Dieu est un être souverainement parfait, nous ne saurions lui refuser notre admiration & notre estime, effet ordinaire de l'amour que nous avons pour nous-même, qui nous fait attacher du prix à la perfection, puisqu'avec elle nous sentirons croître notre bonheur. Si tous nos biens viennent de la main de Dieu, nous aurons pour lui de l'amour & de la reconnaissance, autre effet du désir d'être heureux, parce qu'il est de la nature de l'amour d'avoir pour objet une chose qui plaît, & que rien ne contribue plus à notre bonheur qu'une personne bienfaisante (b). Si Dieu est tout puissant, il y a sujet de le craindre (c). S'il est notre maître, il faut lui obéir, suite de notre dépendance & de l'aversión que nous avons pour les malheurs qu'une folle défobéissance pourroit nous attirer. Enfin, si nous sommes dans la misère, quoi de plus naturel que de le prier de nous en délivrer ? Et si nous sommes dans la prospérité, de lui demander qu'il nous y maintienne ? Toutes ces maximes sont faciles à connaître inspirées par le sentiment de nos propres besoins. Ce sont des maîtres qui parlent clairement. Tout ce qu'ils dictent est à la portée des plus stupides.

(a) « Le premier chapitre est sur les devoirs en général, Dieu en est l'objet universel. » (*Analyse du Traité des Devoirs.*)

(b) Cf. Montesquieu (*Pensées, des*

Devoirs, 1266, II) : « Si Dieu est un être bienfaisant, nous devons l'aimer... »

(c) « Si Dieu est plus puissant que nous, il faut le craindre. » (*Analyse du Traité des Devoirs.*)

3° CELLES QUI SE RAPPORTENT AU PROCHAIN (a)

Ils ne font pas moins clairs sur la manière dont il faut se conduire à l'égard du prochain. Il nous importe d'être unis avec les autres hommes, de vivre en paix & en bonne intelligence avec eux ; de là dépend notre conservation, elle est incompatible avec la guerre. Mais le plus sûr moyen pour obtenir cette paix, c'est de la rechercher nous-mêmes & de faire tous nos efforts pour l'établir. Il nous importe qu'on nous aime, qu'on nous secoure dans nos nécessités, & la vraie manière d'y porter les gens, n'est ce pas de les aimer nous-mêmes, de les servir aussi dans l'occasion ? Il est de notre intérêt qu'on nous protège & que nos biens & notre vie soient en sûreté ; mais comment espérer cet avantage, si nous sommes les premiers à ravir le bien d'autrui ; si nous attaquons sa vie au lieu de la défendre ? En un mot, il est de notre intérêt que les hommes fassent pour nous ce que nous désirons, & pour cet effet il faut en user à leur égard de la même manière (b) ; car, étant tous naturellement égaux, d'ailleurs mêmes besoins & mêmes secours, même situation & mêmes circonstances, il n'y a aucune raison pour quoi les uns s'attribueroient un privilège qu'ils refuseroient aux autres en pareil cas (c). De cet espèce d'équilibre qui se trouve entre les hommes, naissent les idées communes de justice & d'équité (d).

LEUR UTILITÉ A L'ÉGARD DU GENRE HUMAIN EN GÉNÉRAL

La dernière maxime que l'on vient de proposer & qui renferme

(a) Le chapitre III du *Traité des Devoirs* traitait aussi des devoirs « qui se rapportent plus aux autres hommes qu'à nous » (voir l'*Analyse*...). Dans ce paragraphe, Montesquieu réfute la théorie d'Hobbes sur la justice & l'état de guerre. Cette réfutation faisait aussi l'objet des chapitres IV & V du *Traité des Devoirs*. (Voir l'*Analyse* & la *Pensée*, 1266, II.)

(b) La même idée se retrouve dans Pufendorf (*op. cit.*, I, III, II, p. 26).

(c) Cf. Pufendorf (*ibid.*, p. 27) : « Car on ne fauroit alléguer aucune raison tant soit peu apparente, pourquoi, toutes choses d'ailleurs égales, on prétendrait refuser à autrui les droits qu'on s'attribue à soi-même. »

(d) Dans le chapitre III du *Traité des Devoirs* Montesquieu « met parmi les devoirs de la première espèce tous ceux qui tirent leur origine de la Justice ». (Voir l'*Analyse*...)

toutes les autres est visiblement fondée sur l'amour de nous-mêmes, & il suffit d'en considérer les termes pour être convaincu de son importance & de son utilité. Ce que nous voudrions qu'on nous fit, voilà le désir que nous inspire l'amour de nous-mêmes ; faisons-le de même pour autrui, voilà le conseil que cet amour nous donne, & c'est le plus salutaire de tous les conseils. Chacun fera du bien à tous, & ce bien retombera sur lui-même, tous s'empres seront en sa faveur. On ne causera aucun tort à personne, & par ce moyen on n'en recevra aucun. On fera reconnoissant, & on se procurera de nouveaux bienfaits, on en fera un agréable commerce. Personne ne cherchera à s'élever sur les autres & personne ne s'exposera à être rabaislé. Il n'y aura parmi les hommes, ni envie ni haine. Ils ne penseront tous qu'à s'aider mutuellement. Ce ne fera qu'une même famille, dont l'union fera cimentée par l'amitié, & la terre deviendra un paradis où ses habitans nageront dans le plaisir & dans la joie.

MAUX QUI NAISSENT DE LEUR INOBSERVATION

Mais, posé qu'ils n'observent plus ces règles entr'eux, quelle foule de maux se présentent ici à la vue ! La guerre succède à la paix, la violence & la cruauté à la douceur & à la modération. La licence ouvre la porte au meurtre & au brigandage. Une affreuse misère se répand partout. L'ingratitude arrête le cours des bienfaits, pendant que la vengeance éternise les malheurs de la division. La fraude & l'infidélité bannissent toute la confiance réciproque ; tous les liens qui unissoient les hommes se détachant, il n'y a plus de sûreté pour eux ; les droits les plus sacrés sont foulés aux pieds ; l'ami se prépare à trahir son ami, le fils à se défaire d'un père incommode : chacun est sans cesse en alarme, & se voit à la veille d'être égorgé. Si cela étoit, que deviendrait le monde ? Dans quelle horrible confusion ne se trouverait-il point ? Le vice, à le considérer en lui-même & sans aucun égard à la loi, n'est autre chose que ce qui cause du mal & du trouble, & il est aussi réellement distinct de tout ce qu'on appelle vertu, que le bonheur

ou le malheur du genre humain font deux choses différentes & opposées.

CE QUI DISTINGUE UNE MAXIME D'AVEC UNE LOI

II. C'est beaucoup d'être arrivé jusque là : il ne faut pourtant pas s'arrêter. Que les hommes ne puissent subsister sans la vertu, ce n'est pas assez : il faut les y porter par devoir & par obligation. Un médecin vous donne des avis utiles pour la santé : il est de la prudence de les fuivre, mais ces avis ne font nullement des loix qui aient la force d'obliger & de contraindre (a). Il en est de même des conseils que nous donnent l'amour de nous-mêmes, j'entends un amour éclairé & bien entendu ; il y auroit de la folie à ne vouloir pas les écouter, mais on n'est encore justiciable de personne. On fait toujours par devoir ce que la loi prescrit. Afin donc que les maximes de la morale aient force de loi, il faut remonter à la volonté d'un supérieur, devant lequel nous soyons responsables de notre conduite (b), & c'est la deuxième proposition qu'on va prouver.

DIEU VEUT LE BONHEUR & LA CONSERVATION DES HOMMES

Dieu veut que les hommes se conservent, du moins autant que cela dépend d'eux, & quand on ne le sauroit pas d'ailleurs, sa bonté seule devrait nous en convaincre. D'un côté il leur a donné un violent amour pour la vie & de l'autre tous les moyens propres à la conserver. Je laisse à part cette infinité de créatures qui servent à notre bien & à notre conservation, pour ne considérer ici que nos

(a) Cet exemple est emprunté à Pufendorf (*op. cit.*, l. II, III, 19, p. 248) : « On pourroit bien alors observer ces maximes de la Raison en vue de l'utilité qui les accompagne, de même qu'un malade fuit les ordonnances de son médecin ; mais elles ne sauroient en aucune manière être regardées comme ayant

force de loi, puisque toute loi suppose nécessairement un Supérieur. »

(b) Cf. Grotius (*op. cit.*, l. I, I, X, note 4) : « ...la convenance ou disconvenance des actions n'emporte pas l'idée d'obligation, qui ne peut venir que d'un Supérieur, hors de nous, qui ait le pouvoir de gêner notre liberté. »

facultés qui se rapportent toutes à la même fin , & qui ne s'en écartent que par notre faute. Dieu nous a donné l'entendement pour acquérir la connoissance des choses & des rapports qu'elles ont avec nous ; la raison comme un guide & un flambeau pour nous conduire dans cette recherche ; le pouvoir de suspendre notre jugement & nos actions , pour ne pas donner tête baissée dans l'erreur & dans le mal ; les sens, celui de la vue par exemple , pour éviter les précipices & la rencontre des objets qui nous menacent ; les sentimens de faim & de soif, de plaisir & de douleur, les uns pour distinguer le temps où il faut réparer nos forces , & les autres pour connoître les objets qui sont utiles ou nuisibles. Enfin , la manière dont nous sommes faits , la structure admirable de notre corps , son étroite union avec l'âme , tout manifeste le but du créateur , & on ne sauroit comprendre qu'il eut formé les hommes avec tant de précaution pour voir avec indifférence son plus bel ouvrage se détruire par un effet de leur caprice.

DONC LES MAXIMES PRÉCÉDENTES DEVIENNENT AUTANT
DE LOIX

Mais , s'il est vrai que Dieu souhaite la conservation des hommes ; & s'il est vrai , comme on l'a déjà prouvé , qu'elle dépend de leur manière de vivre ; que , par conséquent , il s'intéresse dans leur conduite , & qu'il ne veut pas qu'ils en soient les maîtres absolus ; si Dieu les a faits d'une telle nature qu'ils ne sauroient subsister sans la tempérance ; s'il les a mis dans une telle situation que les uns ne pourroient faire de mal aux autres sans ressentir un fâcheux contre-coup ; s'il a joint d'une manière inséparable le bonheur du genre humain avec la vertu ; ne nous marque-t-il pas sa volonté , & quelle doit être la règle de notre vie ? Il veut donc que nous soyons sobres & patients , sages & prudents , pacifiques & modérés , justes & charitables & il exige de nous ces devoirs , par cela même que nous sommes tous son ouvrage & qu'il souhaite notre bonheur & notre conservation.

MOTIF TIRÉ DE LA CRAINTE DE DIEU

En général, toutes ces maximes qu'on a en vue ci-dessus, deviennent par ce moyen autant de loix qui nous obligent, & toute action qui leur est contraire prend la qualité de juste ou d'injuste. Et, parce que ce seroit en vain que Dieu nous auroit donné ces loix, si la crainte de lui déplaire n'engageoit à les observer, il veut que nous reconnoissions sa grandeur & sa puissance ; que nous le craignons, que nous l'aimions, que nous le respections, non qu'il ait besoin de nos hommages, mais afin de nous mieux disposer à lui obéir (a). Ce motif est de la dernière importance, & presque le seul capable de déterminer, lorsqu'il s'agit de renoncer à ses intérêts particuliers pour procurer le salut ou l'avantage du plus grand nombre. Dieu, comme créateur & père commun de tous les hommes, se propose sans doute ce qui fait leur plus grand bonheur, & il doit avoir à cœur bien plus l'utilité publique que le bien ou l'avantage d'un particulier. Par la même raison que plusieurs valent plus qu'un, il est porté à estimer les choses en elles-mêmes, & non pas selon ce qu'elles font à l'égard de chacun. Il ne m'appartient plus de dire : je voudrois bien cela, j'y trouverois mon compte, & autres défaites de cette nature qui pourroit faire illusion à mon cœur ? Aujourd'hui, la loi m'est connue, je reconnois son indispensable nécessité : elle impose à chacun le même devoir, & je ne vois nulle part qu'elle m'excepte. C'est donc à elle à me marquer les bornes du juste & de l'injuste, & à moi de ne pas déplaire au souverain législateur. Et si pour avoir violé des loix si nécessaires, il m'en arrive du mal par la suite, je ne pourrois imputer qu'à moi même la cause de mon malheur, ce qui s'appelle mériter la punition.

(a) Montesquieu disait dans le *Traité des Devoirs* : « ...nos devoirs font d'autant plus indispensables qu'ils ne font

pas réciproques... car nous devons tout à Dieu & Dieu ne nous doit rien. » (Cf. *Analyse...*)

SECONDE MANIÈRE DE TROUVER LES LOIX NATURELLES

L'HOMME EST FAIT POUR LA SOCIÉTÉ (a)

On a trouvé les loix naturelles dans leur principe le plus général & dès leur première origine. Présentement, pour leur donner une nouvelle force, il ne fera pas inutile de considérer une autre vue du créateur. L'homme n'a pas été fait pour vivre seul, mais pour être en société avec ses semblables. C'est pour cela que la parole lui a été donnée afin de communiquer ses pensées aux autres (b), & c'est aussi dans le même but qu'il a reçu plusieurs beaux talens qui seroient enfouis, ou qui ne se développeroient que très-imparfaitement, s'il passoit ses jours dans la solitude. Mais si les qualités de l'homme nous mènent à cette vérité, sa foiblesse naturelle nous la démontre (c). A peine voit-il la lumière que d'invincibles besoins l'assiègent & le pressent : incapable d'y remédier de lui-même, il faut qu'il périsse si personne ne prend soin de lui (d). Dans un âge plus avancé, il aura contracté une humeur féroce, il ne saura prononcer aucun mot articulé, ses pensées ne seront que fort confuses, & il ignorera toutes les commodités de la vie. Vous le verrez couvert de mousse ou confiné dans quelque caverne pour se garantir des injures de l'air. Vous le verrez plongé dans l'oïiveté ; en proie à la tristesse & à l'ennui, errant dans les bois, & tremblant au seul bruit d'une feuille, toujours dans l'appréhension des bêtes sauvages, privé de tout secours &

(a) Dans le *Traité des Devoirs*, Montesquieu « dans les chapitres IV & V, fait voir que la Justice n'est pas dépendante des loix humaines, qu'elle est fondée sur l'existence & la sociabilité des êtres raisonnables. » (Cf. *Analyse*.)

(b) Cf. Grotius (*op. cit.*, Discours prélim.) : « Un désir exquis de la Société pour la satisfaction duquel lui seul, de tous les animaux, a reçu de la nature un instrument particulier, savoir, l'usage de la parole. »

(c) Montesquieu a repris cette idée :

dans les *Pensées (des Devoirs)*, 1267, II), « L'enfance étant l'état de la plus grande foiblesse qui se puisse concevoir » ; dans l'*Esprit des Loix* (I, 2), « Un homme pareil ne sentiroit d'abord que sa foiblesse », « Au sentiment de sa foiblesse l'homme joindroit le sentiment de ses besoins. »

(d) Pufendorf dit (*op. cit.*, t. I, II, II, p. 182) : « S'il est enfant, il périra misérablement à moins que, par une espèce de miracle, quelque bête ne lui tende les mamelles... »

de tout appui, &, s'il vient à tomber malade, prêt à mourir de faim et de misère (a).

AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ

Comparez ce genre de vie avec l'état de l'homme dans la Société. Vous sentirez beaucoup mieux les désagrémens de celui-là par les avantages de l'autre. Hors de la société, l'homme jouit d'une liberté qui ne fauroit lui être que fort à charge : si elle lui donne le privilège de faire tout ce qu'il veut, elle laisse en même temps aux autres le droit de lui résister. Mais dans la Société, chacun ne se sert de la liberté qu'autant qu'il lui en faut pour mener une vie commode & tranquille. Le mien & le tien ont leurs bornes fixes, & l'on en jouit en paix de son droit particulier. Dans le premier état, les biens & la vie de chacun ne font point en sûreté, & il n'a que ses propres forces pour se défendre. Dans le deuxième, il est protégé de tout le monde, & l'invasion devient dangereuse à quiconque voudroit l'entreprendre. Là où il n'y a ni connoissance, ni discipline, chacun n'a que ce que sa propre expérience peut lui procurer. Ici, il profite de l'adresse & de l'industrie d'autrui : le commerce le forme & lui donne toujours de nouvelles lumières. Enfin, hors de la Société il n'y a qu'ennui et que férocité ; la crainte ne m'abandonne jamais, tout me manque : & secours & consolations. Mais dans la Société on voit régner la politesse des mœurs ; je trouve des amis qui me secourent dans le besoin, qui adoucissent mes maux, & me consolent dans ma misère.

(a) Montesquieu a repris cette description dans *L'Esprit des Loix* (I, 2) : «... sa timidité seroit extrême... l'on a trouvé dans les forêts des hommes sauvages, tout les fait trembler, tout les fait fuir. » Il l'a d'ailleurs encore empruntée à Pufendorf : « effrayé de la moindre chose, cherchant à se garantir, comme il peut, des injures de l'air, dans une caverne où dans le fond de quelque

épaisse forêt » (*op. cit.*, p. 182). — « il seroit réduit à brouter l'herbe ; à se retirer dans quelque caverne pour être un peu à couvert des injures de l'air, & à se couvrir de mousse ou d'herbes ; à passer son temps dans une oisiveté ennuyeuse ; à trembler au moindre bruit, au premier aspect d'un autre animal... » (*op. cit.*, p. 180).

ELLE NE SAUROIT SUBSISTER SANS LOIX

Si Dieu nous a mis dans de telles circonstances, que nous ne sçaurions nous passer d'autrui, sans doute qu'il nous a faits pour la Société, & qu'a-t-il eu en vue en agissant ainsi, si ce n'est qu'en conséquence de cette union, nous nous rendions tous les services mutuels que les besoins de la vie demandent ? La chose parle de foi-même, & de là naissent les loix dont on a parlé, puisque sans elles il ne sçauroit y avoir de société durable & que tous les liens qui la forment se romproient en un instant. Je dis plus, non seulement les hommes perdroient tous les fruits de la Société, mais elle leur feroit aussi très pernicieuse. Hors de la Société, je suis dans une continuelle méfiance, qui m'inspire le moyen de pourvoir à ma sûreté, & je m'éloignerois de la portée de ceux qui me voudroient nuire. Mais dans la Société, je ne me défie de rien, & cette sécurité me devient fatale : j'ai affaire avec des ennemis cachés qui m'environnent, & dont les coups sont d'autant plus sûrs qu'ils sont tirés de près & à bout portant. Pour moi, je renonce à une pareille Société qui tendroit sans cesse des pièges à ma simplicité & à mon innocence. J'aime mieux aller passer ma vie dans les lieux les plus reculés, ou du moins je ferai à couvert de la trahison & de l'insulte.

DONC DIEU APPROUVE CES LOIX

Par conséquent, la Société, à laquelle le Créateur nous destine, suppose des Loix qui en soient comme la base & le fondement ; sur quoi je raisonne de cette manière : Dieu veut donc que les hommes observent toutes ces loix, sans lesquelles il ne se peut faire que la Société subsiste. Dès lors il ne sçauroit qu'approuver & qu'estimer ceux qui tâchent de seconder ses vues & qui emploient toutes leurs lumières, tous leurs talens, à procurer le bien, tant de la Société en général que des membres qui la composent. Dès lors il condamne l'ivrognerie, la débauche, la fornication, la calomnie, l'injustice, le vol, l'homicide, comme des actions qui

nuisent à la Société, ce qu'on appelle communément Juste & Injuste, Vertu & Vice, ne sont plus des choses qui dépendent du caprice des législateurs. Elles sont fixes & aussi distinctes que le bien ou le mal qu'elles causent à la Société. En un mot, toute loi, sans laquelle elle ne sauroit subsister devient par cela même une Loi divine.

TROISIÈME MANIÈRE DE DÉCOUVRIR NOS DEVOIRS

Enfin, on pourroit ajouter que la nature vient ici au secours du raisonnement. Elle nous a faits d'une telle manière, que nous sommes portés machinalement à de certaines actions. Les mains, les pieds, la tête, toutes les parties du corps prennent d'elles-mêmes & sans que l'esprit y ait part, la posture & le mouvement nécessaire pour l'acquisition du bien, ou la fuite du mal qui se présente. Les pères & les mères ont pour leurs enfans une tendresse particulière qui les oblige à prendre soin de leur éducation, & cette pente est un pur effet du mécanisme, puisqu'elle se remarque dans tous les animaux. Elle s'étend non seulement jusqu'à nos parens & à nos amis, mais aussi jusqu'à tous les hommes. Nous ne saurions voir sans douleur une personne qui souffre : nos entrailles s'émeuvent & ce vif sentiment nous porte à la soulager. Souvent un simple récit, une fable même, nous arrache des larmes ; tant il est vrai que la nature nous sollicite à la compassion. Nous sommes tous liés ensemble par une merveilleuse sympathie, qui fait que naturellement & sans dessein, nous communiquons aux autres la même passion qui nous agite, qui répand sur le visage & sur le reste du corps un air capable d'inspirer aux assistans la même crainte dont nous sommes émus & de faire sur eux une impression subite qui les intéresse à notre conservation. Une personne triste nous inspire la tristesse, & nous force en quelque manière de compatir à sa douleur ; au contraire, si elle donne des marques de joie, elle nous communique sa gaieté. Ce sont là des effets admirables de la sagesse de Dieu qui nous a faits les uns pour les autres, & qui, pour suppléer à la lenteur du raisonnement, a voulu

nous conduire tout d'un coup à notre devoir. On pourroit appeler cela la Religion de l'instinct.

Mais on doit prendre garde qu'elle ne fçauroit guères avoir lieu dans ceux à qui des habitudes contraires ont gâté le tempérament, ou qui par une mauvaise éducation dont ils n'ont pas été les maîtres, ont dépouillé toute sorte d'humanité. Alors il faut recourir à la voie du raisonnement, dont on s'est servi dans les méthodes précédentes.